

de si haut et ses instincts sont si nobles que, dans l'ordre présent et au témoignage des consciences, rien de créé ne saurait la satisfaire, et que seul le Bien suprême et la Beauté infinie peuvent éteindre et assouvir notre soif de bonheur.

Or, c'est là l'avantage et l'honneur de la vie religieuse d'assurer à l'âme chrétienne, par le don sacré de la grâce, d'une grâce que tout concourt à entretenir et à affermir, la sainte amitié de Dieu, la calme possession de Dieu, l'intense et l'intime joie de se sentir près de Dieu, de lui parler cœur à cœur, et de vivre habituellement dans son commerce et sous son regard. Le monde absorbé par ses affaires et esclave de ses plaisirs, ne comprend pas cette joie. Qu'importe : elle est là sous nos yeux. Elle fait la force des âmes qui s'immolent, elle éclate dans leurs saints transports et leurs désirs enflammés ; elle transforme les rudesses du cloître en un chaste et gracieux parler.

Et, chose remarquable, ces consolations si hautes et ces ivresses si pures grandissent en proportion même de l'esprit de sacrifice, d'abnégation de soi, et de dévouement au bien du prochain. Et c'est pourquoi elles sont si heureuses, les filles de miséricorde que Dieu appelle en ce lieu béni, et qui consacrent leur santé, leur virginité et leur vie, à servir notre Seigneur dans la personne des pauvres.

Les pauvres ! La raison ne veut voir en ces affligés et en ces malheureux que des déchets humains dignes tout au plus de quelque vague pitié. La foi, elle, nous découvre sous les plus vils haillons des membres souffrants de Jésus ; et voilà ce qui explique la maternelle bonté et l'inexprimable tendresse avec laquelle la sœur hospitalière s'emploie à vêtir le pauvre, à le nourrir, à panser ses plaies, à soulager sa douleur, à lui prodiguer en tout temps et par les soins les plus raffinés toutes les délicatesses de la plus cordiale charité.

Ah ! quel spectacle, mes Frères ! et qu'y a-t-il